

—J'y vais moi-même.

—Je ne veux pas, n'y allez pas ! fit-elle très violente.

—Pourquoi enfant ? Qu'avez-vous ?

—Parce que c'est Jo... c'est Jo... J'ai reconnu sa voix et j'ai peur de vous... Je veux le voir, et vous ne le voudrez pas...

Déjà elle prenait sa robe et se vêtissait fiévreusement, répétant, révoltée, les dents serrées :

—C'est lui... et vous m'empêcheriez de le voir !

Je ne tins pas compte de ce qu'elle disait et m'élançai dehors. Elle me retint et se cramponna à moi. Malgré tout, j'arrivai avant elle à la petite barrière.

Sur la route deux hommes et une automobile attendaient.

—N'est-ce pas que Mlle de Mertens est ici ? fit une voix d'angoisse.

Suzanne ne s'était pas trompée. Je reconnus Jo Monti-Ville, le grand garçon blond entrevu à Arcachon. Je ne songeai point un instant à cacher la présence de Suzanne, mais je n'ouvris pas la porte.

—Par grâce, puis-je lui parler ?

—Auparavant, Monsieur, permettez-moi une question. Que voulez-vous d'elle ?... Il s'est passé des choses très graves depuis que vous l'avez quittée ; vos rôles sont changés. Demandez-en la cause à votre père.

—Oh ! mon pauvre père...

Je poursuivis fébrilement :

—D'ailleurs, elle vient d'être très souffrante, une secousse lui serait mauvaise, épargnez-la. Ne pourriez-vous m'avertir... me dire... je jugerais si...

Mais une voix vibrante m'interrompit :

—Pas du tout, Jo... me voilà... je suis forte ! Que voulez-vous ? Me voilà... me voilà !

Suzanne était près de moi.

—Mon père est très mal. Il désire vous voir, venez !

—Je vous suis.

Sans autre réponse, elle partait ! Et j'avais entendu M. Monti-Ville dire : "Malgré toi, je l'aurai !"

Des idées folles me traversèrent l'esprit, je craignis un piège, je retins Suzanne.

—Vous n'irez pas sans moi ! fis-je.

Je ne veux pas me souvenir de ce qu'elle me répondit, ni de quelle façon elle me repoussa.

—Vous n'irez pas sans moi ! Vous-même m'avez priée de vous aider, de vous défendre, si vous oubliez...